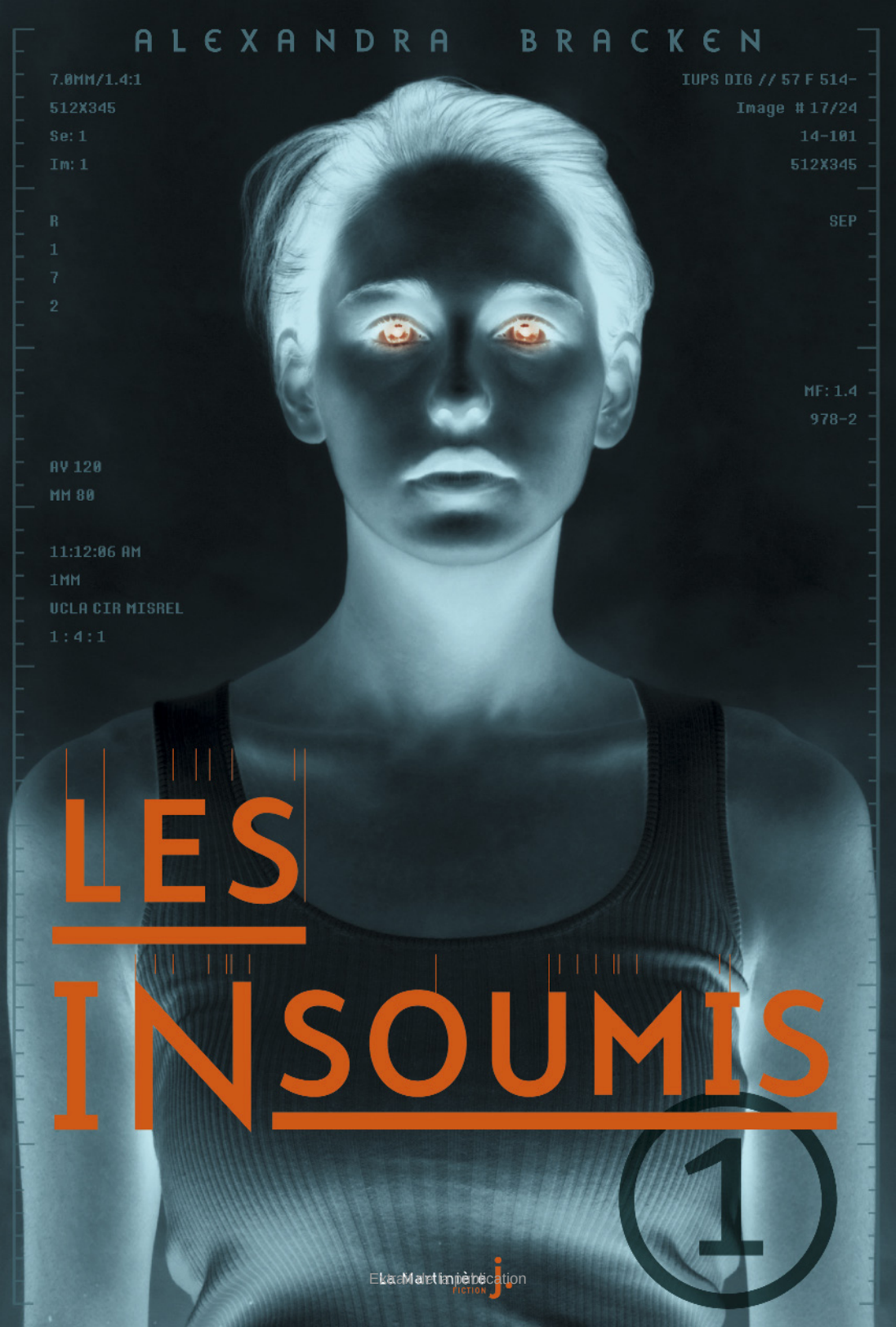
ALEXANDRA BRACKEN



LES INSOUMIS

1

La Martinière Education
FICTION

Extrait de la publication

LES INSOUMIS

Alexandra Bracken

LES INSOUMIS

Tome 1

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Lemoine

La Martinière FICTION

Extrait de la publication

Photographies de couverture : © David Sacks/Getty Images. © Keetten Predators/Shutterstock ; © Piotr Marcinski/Shutterstock ; © Rui Vale de Sousa/Shutterstock ; © Michal Kowalski/Shutterstock ; © Selecstock/Shutterstock ; © Iryna Rasko/Shutterstock ; © Elena Rostunova/Shutterstock ; © Valeriy Lebedev/Shutterstock ; © Viorel Sima/Shutterstock ; © Inchic/Shutterstock ; © Sheff/Shutterstock.

Édition originale publiée en 2012 sous le titre *The Darkest Mind*
par Hyperion, une marque de Disney Book Group, New York.
© 2012, Alexandra Bracken
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2013, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-3895-5

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

Extrait de la publication

Prologue

Quand la sirène retentit, j'arrachais des mauvaises herbes dans le jardin.

Ma réaction, chaque fois, était violente, que je sois dehors, au réfectoire ou dans mon baraquement. Les sons stridents explosaient comme des bombes dans mon crâne. Après quelques minutes, les autres détenues de Thurmond pouvaient se relever, chasser la nausée et l'égarement comme on époussette des brins d'herbe sur le tissu d'un uniforme. Pas moi. Je mettais souvent des heures à m'en remettre.

Cette fois, ça n'aurait pas dû être différent.

Mais ça l'a été.

Je n'avais pas assisté à ce qui avait provoqué la punition : je travaillais si près de la clôture électrifiée du camp que l'air sentait l'ozone. Quelqu'un avait peut-être eu le courage de sortir des limites du jardin. Ou bien un rêveur optimiste, réalisant tous nos désirs, avait lancé une pierre à la tête d'un soldat des Forces spéciales Psi. Si c'était le cas, il n'y avait rien à regretter.

Extrait de la publication

Tout ce que je sais, c'est que les haut-parleurs lancèrent deux avertissements : un court puis un long. Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque et je tombai à genoux sur la terre humide, les mains sur les oreilles, les épaules crispées en prévision de l'assaut.

Le bruit grilla tous mes nerfs. Il franchit la barrière de mes mains, couvrit les hurlements de mes centaines de camarades et s'installa au centre de mon cerveau.

Un flot de larmes jaillit de mes yeux. Je tentai d'enfoncer mon visage dans la terre… goût d'humus et de sang sur mes lèvres. Près de moi, une fille bascula en avant, la bouche ouverte en un cri que je n'entendis pas. Tout le reste devint flou.

Mon corps se crispa de plus en plus au rythme des modulations du son, se recroquevilla comme un morceau de vieux papier jauni. Quelqu'un me prit par les épaules et me secoua ; j'entendis mon nom – Ruby –, mais je fus incapable de réagir. Je sombrai dans le néant.

Puis le noir.

Et le silence.

Extrait de la publication

Un

La première victime fut Grace Somerfield.

Du moins la première dans ma classe du cours moyen. Je suis sûre que des milliers de gamins, peut-être même des centaines de milliers, avaient déjà succombé. Les gens avaient mis longtemps à comprendre… ou bien s'étaient arrangés pour ne rien voir alors que les enfants mouraient depuis longtemps.

Quand la nouvelle des décès s'était finalement répandue, mon école avait formellement interdit aux enseignants et au personnel de parler devant nous de la « maladie d'Everhart », ainsi nommée à cause de Michael Everhart, sa première victime connue. Bientôt, il avait été décidé de lui donner un véritable nom : neurodégénérescence idiopathique aiguë des adolescents… NIAA. Ensuite, ce ne fut plus seulement la maladie de Michael.

Les adultes, autour de moi, cachaient cette information derrière des sourires hypocrites et des démonstrations d'affection. Moi ? J'étais encore dans mon petit monde de princesse. Plus tard, je me suis demandé comment j'avais

Extrait de la publication

pu être aussi naïve, négliger tous les indices. Même les signes bien visibles, comme lorsque mon père, flic, s'est mis à faire beaucoup d'heures supplémentaires et à éviter mon regard. Ou lorsque ma mère m'a imposé un régime strict de vitamines et ne m'a plus jamais laissée seule, même pendant quelques minutes.

Mes parents contrôlaient strictement mon accès à Internet et à la télévision. La disposition de mes animaux en peluche sur mon lit me préoccupait beaucoup plus que l'éventualité de mourir avant mon dixième anniversaire.

Je n'étais donc pas du tout préparée à ce qui se passa le quinze septembre.

Il avait plu, la veille au soir, et mes parents m'envoyèrent à l'école avec mes bottes en caoutchouc rouge. En classe, on parla des dinosaures et on fit une page d'écriture, puis Mme Port, visiblement soulagée, nous libéra pour le déjeuner.

Mes souvenirs sont très nets.

Grace a été la première et ça n'aurait pas dû arriver. Elle n'était pas vieille, comme mon grand-père. Elle n'avait pas le cancer, comme Sara, l'amie de maman. Ni allergie, ni toux, ni plaie à la tête… Rien. Elle est morte d'un seul coup et, quand on a compris, il était trop tard.

Grace se tut soudain. Le gobelet qu'elle tenait glissa entre ses doigts et tomba sur la table. Elle avait la bouche ouverte, fixait un point situé juste derrière ma tête. Elle fronçait les sourcils, comme si on lui expliquait quelque chose de très compliqué.

— Grace ? dis-je. Ça va ?

Extrait de la publication

Ses yeux se révulsèrent. Elle poussa un petit soupir, pas assez fort pour déloger la mèche de cheveux châtains posée sur ses lèvres.

On se figea et on eut sans doute tous la même idée : elle s'est évanouie. Une semaine plus tôt, Josh Preston avait perdu connaissance, sur le terrain de sport. D'après Mme Port, il n'avait pas assez de sucre dans le sang… Voilà le genre d'idioties qu'on nous servait.

Une assistante d'éducation se précipita vers nous. C'était l'une des quatre vieilles dames qui surveillaient alternativement la cantine et la cour de récréation.

Devant un public fasciné, elle allongea Grace sur le plancher et posa une oreille sur son T-shirt rose vif, tentant d'entendre un cœur qui ne battait plus. Puis elle se mit à crier. Bientôt, ses collègues et d'autres adultes nous entourèrent. On comprit vraiment que Grace était morte à l'instant où Ben Cho poussa sa main inerte du bout de sa chaussure.

Les autres élèves se mirent à hurler. Une fille, Tess, pleurait si fort qu'elle ne pouvait plus respirer. Beaucoup partirent en courant vers la porte du réfectoire.

Je restai assise parmi les repas abandonnés, paralysée par la terreur.

Il fallut que le responsable de la sécurité me porte dehors.

Grace est morte, pensais-je. *Grace est morte ? Grace est morte.*

Et ce n'était que le début.

Un mois plus tard, après les premières vagues de décès, les Centres de contrôle et de prévention sanitaires

publièrent une liste de cinq symptômes, destinée à aider les parents à déterminer si leurs enfants risquaient d'être victimes de la NIAA. La moitié de mes camarades de classe étaient déjà morts.

Ma mère avait si bien caché ce document que je ne le trouvai que par le plus grand des hasards, un jour où je montai sur le plan de travail de la cuisine à la recherche du chocolat qu'elle dissimulait derrière les casseroles.

Le tract, orange vif, s'intitulait : *Comment déterminer si votre enfant est en danger*. Mme Port l'avait distribué quelques jours plus tôt. Elle l'avait plié en quatre et fermé avec trois agrafes, pour que nous ne puissions pas le lire.

RÉSERVÉ AUX PARENTS était écrit, souligné trois fois. Trois fois, c'était sérieux.

Je lus avec appréhension :

1. Votre enfant est soudain triste et renfermé et/ou se désintéresse brusquement des activités qui lui plaisaient.

2. Il éprouve de grosses difficultés à se concentrer ou se consacre si intensément à certaines tâches qu'il perd la notion du temps et/ou se néglige et se désintéresse des autres.

3. Il est victime d'hallucinations, de vomissements, de maux de tête chroniques, de pertes de mémoire et/ou d'évanouissements.

4. Il manifeste de violents accès de colère, des comportements à risque ou d'automutilation (brûlures, bleus et coupures).

5. Il présente des comportements ou des aptitudes inexplicables, dangereuses, ou bien s'en prend physiquement à vous ou aux autres.

Extrait de la publication

SI VOUS CONSTATEZ L'UN DES SYMPTÔMES MENTIONNÉS CI-DESSUS, INSCRIVEZ VOTRE ENFANT SUR NIAA.GOV ET ATTENDEZ QUE L'ON VOUS INDIQUE DANS QUEL HÔPITAL IL VOUS FAUDRA LE CONDUIRE.

Après avoir lu, je repliai proprement le tract, le remis exactement où je l'avais trouvé et vomis dans l'évier.

Ma grand-mère téléphona dans le courant de la semaine et, avec la franchise qui caractérise les grands-parents, m'expliqua tout. De très nombreux jeunes de mon âge mouraient. Mais les médecins travaillaient et je ne devais pas avoir peur, parce que j'étais sa petite-fille et ne risquais donc rien. Il me fallait être sage et, si j'éprouvais des sensations bizarres, avertir mes parents.

Très vite, la situation, déjà préoccupante, devint terrifiante. Une semaine après l'enterrement de trois de mes quatre jeunes voisins, le président s'adressa au pays. Mon père et ma mère regardèrent son allocution en direct sur l'ordinateur et je l'écoutai, derrière la porte du bureau.

— Mes chers compatriotes, dit le président Gray, nous sommes aujourd'hui confrontés à une crise tragique menaçant non seulement la vie de nos enfants, mais aussi l'avenir de notre nation. Sachez qu'en cette période éprouvante nous, à Washington, prenons des mesures d'assistance aux familles affectées par cet horrible fléau et aux enfants ayant la chance d'avoir survécu.

J'aurais voulu voir son visage, pendant son intervention, parce qu'il savait, forcément, que cette menace, cet obstacle à notre merveilleux avenir ne concernaient en rien les jeunes qui mouraient. Enterrés ou incinérés, ils

Extrait de la publication

ne pouvaient que hanter la mémoire de leurs proches. Ils étaient partis. Pour toujours.

Et la liste des symptômes, pliée et agrafée par les enseignants, affichée, pendant les journaux télévisés, tandis que les portraits des morts défilaient au bas de l'écran ? De la poudre aux yeux ! Les autorités n'avaient pas peur des enfants qui risquaient de mourir ni du vide qu'ils laisseraient.

Elles avaient peur de nous… Ceux qui survivaient.

Extrait de la publication

Deux

Il pleuvait, le jour où l'on nous conduisit à Thurmond, et il plut pendant toute la semaine. Je me souviens que je regardais les gouttes glisser sur la vitre du car. Dans la voiture de mes parents, j'aurais suivi du bout du doigt leur trajet courbe, irrégulier, sur le verre froid. Mais là, j'avais les mains liées dans le dos et nous étions quatre par banquette. C'était à peine si nous pouvions respirer.

La chaleur d'une centaine de corps couvrait les vitres de buée, et l'extérieur était à peine visible. Plus tard, les vitres des cars jaune vif transportant les jeunes seraient enduites de peinture noire, mais c'était le début. Ils n'y avaient pas encore pensé, voilà tout.

Le trajet dura cinq heures. Le paysage que j'entr'apercevais m'était familier : fermes et forêts. Peut-être étions-nous toujours en Virginie. Ma voisine, qui serait plus tard déclarée Bleue, parut reconnaître un lieu, à un moment donné : elle se pencha pour regarder plus attentivement. Je crois que tous mes compagnons étaient originaires de

Extrait de la publication

Virginie, mais je ne pus m'en assurer parce qu'il n'y avait qu'une règle : *silence*.

La veille, on était venu me chercher chez moi puis on m'avait parquée, pour la nuit, avec les autres, dans une sorte d'entrepôt. La pièce était brillamment éclairée ; on nous avait fait asseoir sur le sol de béton sale, des projecteurs braqués sur nous. Il était interdit de dormir. Mes yeux pleuraient si fort, à cause de la lumière et de la poussière, que je distinguais à peine les visages pâles, moites, de mes compagnons, encore moins ceux des soldats postés dans l'obscurité.

Dans la brume grise du demi-sommeil, les gardes, hommes ou femmes, m'apparaissaient en pièces détachées terrifiantes : puanteur du cirage, crissement du cuir, moue dégoûtée, pointe d'un ranger contre les côtes, pour nous forcer à rester éveillés.

Le lendemain matin, le trajet se déroula dans un silence total, hormis les radios des soldats et les sanglots de quelques enfants, au fond du car. L'un d'eux, au bout de notre banquette, mouilla son pantalon mais se garda bien de le dire à la soldate rousse qui se tenait près de lui. Elle l'avait giflé quand il s'était plaint de n'avoir rien mangé de la journée.

Je pressais mes pieds nus sur le plancher pour empêcher mes jambes de trembler. J'avais du mal à me concentrer, plus encore à rester immobile ; j'avais la sensation de rapetisser, j'essayais de me dissoudre dans le dossier du siège pour disparaître complètement. Mes mains, immobilisées dans la même position depuis des heures, devenaient insensibles. Mes tentatives pour distendre la bande de plastique qui les liait ne faisaient qu'enfoncer cette

Extrait de la publication

dernière plus profondément dans la chair tendre de mes poignets.

Forces spéciales Psi… FSP… C'était ainsi que le chauffeur du car s'était présenté quand il était venu nous chercher à l'entrepôt. *Vous devez venir avec nous, sur ordre de Joseph Taylor, commandant des Forces spéciales Psi.* Il montra un document, donc je suppose qu'il disait vrai. De toute façon, on m'avait appris à obéir aux adultes.

Le car fut durement secoué quand il quitta la route étroite pour un chemin de terre. Les cahots réveillèrent ceux qui avaient réussi à s'endormir.

Je vis tout d'abord la haute clôture. Tout semblait d'un bleu foncé lugubre, sous le ciel gris du crépuscule, mais pas elle. Elle était couleur argent et le vent sifflait dans les interstices du grillage. Des dizaines d'hommes et de femmes en uniforme couraient près du car. Les FSP du poste de garde saluèrent le chauffeur quand il passa devant eux.

Le car s'arrêta, et on nous ordonna de rester parfaitement immobiles pendant que la barrière du camp se refermait derrière nous, les serrures claquant comme des coups de tonnerre. Nous n'étions pas les premiers à la franchir… Plus d'un an s'était écoulé depuis l'arrivée du premier groupe. Et nous n'étions pas les derniers. Trois ans plus tard, le camp serait plein à craquer.

Il y eut un bref instant de flottement, puis un soldat en poncho imperméable noir frappa à la porte du car. Le chauffeur tendit la main, poussa une manette.

C'était un colosse, de ceux qui jouent les géants maléfiques dans les films ou les méchants dans les dessins animés. Le FSP garda la capuche dissimulant son visage,

ses cheveux et tout ce qui aurait permis de l'identifier. C'était sans doute sans importance. Il ne parlait pas en son nom. Il parlait au nom du camp.

— Vous allez descendre du car dans l'ordre, cria-t-il. Vous serez répartis par groupes de dix et conduits au centre de tri. Ne tentez pas de fuir. Gardez le silence. Ne faites *que* ce que l'on vous demandera. Ceux qui ne se conformeront pas à ces instructions seront punis.

À dix ans, j'étais l'une des plus jeunes. La plupart de mes compagnons semblaient avoir douze ou même treize ans. La haine et la méfiance brillant dans les yeux du soldat me paralysèrent mais suscitèrent la révolte des plus âgés.

— Va te faire foutre ! hurla quelqu'un, au fond du car.

Tout le monde se retourna et vit une FSP abattre la crosse de son arme sur la bouche du coupable. Il poussa un cri strident de douleur et d'étonnement, puis la femme recommença. Les mains liées dans le dos, il ne pouvait parer les coups. Il ne pouvait que subir.

Ils firent descendre les passagers, une banquette après l'autre. Je ne quittai pas le jeune des yeux. Je ne sais pas s'il sentit mon regard, mais il tourna la tête et me fixa, comme pour m'encourager. Quand il sourit, ses lèvres dévoilèrent des dents couvertes de sang.

On me tira hors de mon siège, mais je glissai sur les marches du car et m'étalai sous la pluie battante. Un FSP me releva, coupa la bande de plastique immobilisant mes mains et me poussa vers deux filles d'à peu près mon âge. Dans leurs vêtements trempés, elles semblaient maigres comme des clous.

Une vingtaine de FSP encerclaient les rangs de jeunes. Mes pieds avaient complètement disparu dans la boue

et, seulement vêtue de mon pyjama, je frissonnais. On attendit en silence. Je regardai les nuages, offris mon visage à la pluie. Il me sembla que le ciel tombait morceau par morceau.

Les derniers groupes de quatre furent poussés hors du car. Le jeune au visage ensanglanté fermait la marche, juste derrière une grande blonde au regard vide. Je le vis se pencher et lui parler à l'oreille. Elle acquiesça imperceptiblement.

Dès que ses chaussures eurent touché le sol, la blonde partit en courant sur sa droite. Un soldat aboya un terrifiant *stop !*, mais elle ne s'arrêta pas, fonça vers la barrière. Tous les yeux étaient rivés sur elle ; personne ne regardait le jeune resté dans le car. Sauf moi. Il descendit les marches, son sweat-shirt à capuche blanc taché de sang. Chargée d'aider les passagers à quitter le véhicule, la FSP qui l'avait frappé se tenait près de la porte. Elle saisit son coude ; le visage impassible, le garçon lui adressa quelques mots.

Cela sembla l'hypnotiser et, tel un robot, la FSP lâcha son bras, sortit son arme de son étui et, sans une parole, sans même battre des paupières, glissa le canon dans sa bouche puis appuya sur la détente. Elle s'écroula.

Mon voisin s'évanouit et tomba, puis tout le monde se mit à hurler.

La FSP toucha le sol à l'instant même où la fille blonde fut jetée à plat ventre dans la boue. La pluie dilua le sang de la femme sur les vitres et le flanc jaune du car, jusqu'à ce que les traînées sombres disparaissent. Ce fut très rapide.

Le jeune garçon ne regardait que nous.

— *Fuyez !* cria-t-il, malgré ses dents brisées. Qu'est-ce que vous attendez ? *Fuyez… fuyez !*

Et ma première pensée ne fut pas : *Qui es-tu ?* Ni même : *Pourquoi ?* ou : *Comment ?*

Ce fut : *Mais je ne sais pas où aller.*

Plusieurs jeunes foncèrent vers la clôture, mais une rangée de soldats surgis de nulle part leur barra la route. La plupart restèrent sur place, sous la pluie, les pieds prisonniers de la boue. Une fille me tira par terre pendant que des FSP se jetaient sur le jeune toujours debout dans l'encadrement de la porte du car. D'autres soldats nous crièrent de nous asseoir et de ne plus bouger. Je fis ce que l'on m'ordonnait.

— Orange, dit un homme en noir dans son walkie-talkie. Incident à l'entrée principale. J'ai besoin du matériel destiné aux Oranges…

Quand j'osai enfin lever la tête, le garçon au visage ensanglanté avait été plaqué sur le sol. Je me demandai à cet instant, un frisson de terreur me parcourant l'échine, s'il était le seul capable de ce genre de tour de force. Ou bien si tous ceux qui m'entouraient étaient là parce qu'ils possédaient le même pouvoir que lui.

Pas moi – les mots s'inscrivirent en lettres de feu dans ma tête – *pas moi… C'est une erreur, une erreur.*

Une sensation de vide au milieu de la poitrine, je vis un soldat tracer, avec une bombe de peinture, un énorme X orange sur le dos du jeune. Le garçon ne criait plus parce que deux FSP avaient posé un étrange masque noir sur la partie inférieure de son visage… comme on muselle un chien.

On nous conduisit vers l'infirmerie, où nous devions

Extrait de la publication

Forgotten, Cat Patrick
La Forêt d'Arborium – Ravenwood T. 1, Andrew Peters
La Forêt de verre – Ravenwood T. 2, Andrew Peters **(avril 2013)**
Le Troisième Vœu, Janette Rallison
Éternité, Jess Rothenberg
Bye bye Crazy Girl, Joe Schreiber
Go just go, Joe Schreiber
Lumen, Robin Wasserman
Six jours pour (sur)vivre, Philip Webb

Extrait de la publication

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 107791-1 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication